



Pour de nombreux Allemands, l'héritage est lourd à assumer.



Sur cette photo, datant de 1944, la fille d'une gardienne d'Auschwitz a récemment reconnu sa mère.

MÉMOIRE La plupart des descendants de nazis sont tourmentés par les actes de leurs aïeux. À Berlin, des séminaires les aident à assumer leur histoire familiale.

MON GRAND-PÈRE ce nazi

■ Lentement, l'omerta sur le passé familial se brise. Les recherches pour motif personnel se multiplient dans les archives des anciens camps de concentration.

L'historienne **Simone Erpel** a aidé ceux qui voulaient enfin savoir : que faisait mon grand-oncle, mon grand-père ou ma mère dans les camps de

la mort ? « Plus que d'un soutien documentaire, ils ont besoin d'un suivi émotionnel », constate-t-elle. D'où les séminaires psychohistoriques de groupe qu'elle a conçus, à Berlin, avec les deux psychologues Achim Goeres et Tanja Hetzer, elle aussi historienne spécialiste du III^e Reich. L'enjeu est épineux. Car les Allemands n'ont pas envie de

relier les horreurs de la Shoah à leur intimité parentale, surtout face aux autres.

Et puis, de vieux sentiments enfouis risquent de remonter sous l'effet de la dynamique de groupe : des envies de revanche interdite, la tendance à relativiser les souffrances juives à la lumière de ses propres douleurs.

Pour prévenir de tels dérapages, les trois intervenants replacent constamment les récits individuels dans une perspective historique. « Nous voulons donner à l'histoire du national-socialisme un visage familial », explique Simone Erpel, commissaire d'une exposition récente sur Adolf Hitler et les Allemands au Deutsches Historisches Museum, à Berlin. Parfois, ►►

FILLE D'UNE GARDIENNE D'AUSCHWITZ

■ Peu avant ses 50 ans, en pleurs sur les tombes juives du camp de concentration de Bergen-Belsen, Gertrud (le prénom a été modifié, ndlr) avait demandé pardon pour les crimes de ses parents. Elle savait depuis longtemps que son père y avait enterré les cadavres. Pour la première fois, à cet endroit, elle sentit qu'elle ne savait pas tout sur sa mère. Cette femme qui lui avait fait subir des violences corporelles et psychiques durant toute sa jeunesse. Peu après sa visite à Bergen-Belsen, dans un magazine de presse, Gertrud découvre une photo de sa mère. Par hasard. Au milieu d'un groupe de gardiennes de camp de concentration en train de rire lors d'une journée de promenade près d'Auschwitz. « Cette photo m'a fait l'effet d'un coup de tonnerre », raconte Gertrud. « Même si cela fait très mal, la connaissance précise des faits est la seule chose qui ait pu me libérer du brouillard familial. En parler devant les autres, lors d'un séminaire, m'a fait du bien. J'ai senti que, pour la première fois, je n'avais plus besoin de crisper tout mon corps comme l'avait fait ma mère toute sa vie. » Peu après, elle s'est inscrite au cercle international des Amis du mémorial de Ravensbrück. Déshéritée depuis longtemps par ses parents, elle prépare actuellement un projet artistique sur son histoire familiale. Plus de 4 000 jeunes femmes ont travaillé dans les camps de concentration. « Beaucoup d'enfants et de petits-enfants ne savent rien des crimes de leur mamie », commente Gertrud. ●



L'historienne Simone Erpel a conçu le séminaire pour descendants de nazis avec les psychologues Tanja Hetzer et Achim Goeres.

« Que faisait mon grand-oncle, mon grand-père ou ma mère dans les camps de la mort ? »

► quelques éléments d'histoire suffisent à corriger les légendes familiales, inventées pour étouffer la culpabilité individuelle des ancêtres. Tout n'est pas noir et blanc.

Il y a aussi parfois des victimes dans les familles de nazis : une tante exécutée dans le cadre de l'euthanasie, un cousin fusillé parce qu'il était déserteur, un oncle homosexuel déporté, une grand-mère violée par les Russes sous les yeux de ses enfants, des innocents livrés à la terreur des bombardements alliés. Lorsqu'il est tué, ce non-dit émotionnel continue à macérer dans l'inconscient familial. Même s'ils affirment qu'ils sont, eux, innocents, la plupart des descendants de nazis restent tourmentés par les actes

de leurs aïeux. Florian (les prénoms ont été modifiés, ndlr) a du mal à se libérer d'un « sentiment de culpabilité bizarre et diffus » qui l'habite depuis un épisode psychotique qu'il a eu à 18 ans. Il ne sait pas exactement ce que son grand-père a fait pendant la guerre. Il connaît seulement la rumeur familiale : papi était un nazi convaincu. Florian se souvient de la manière désagréable dont il caressait sa tête enfantine, « comme s'il voulait redevenir aussi innocent que moi ». Lors du séminaire, ce Berlinois de 43 ans a osé, pour la première fois, parler d'un lien probable entre sa maladie psychique et son grand-père. Mais il a toujours peur de faire des recherches historiques. « Si les ancêtres refoulent leur culpabilité, celle-ci

pèse sur les générations suivantes comme un poids étranger », analyse Tanja Hetzer. Pernicieux, l'héritage d'un tel sentiment de culpabilité peut engendrer un agacement haineux contre ceux qui commémorent les faits, à savoir : les descendants des victimes juives.

Nombreuses sont les peurs qui freinent tout effort de recherche sur les faits exacts. D'une part, celle d'être exclu de la famille. Lorsque la génération de la guerre est décédée, certains osent briser le silence. D'autre part, la peur d'être ébranlé par la brutalité des crimes. Concilier l'image d'un parent aimé avec celle d'un cruel meurtrier ou d'un fanatique partisan d'Hitler relève du tour de force. Si elle avait la preuve que son père avait tué « une seule personne », Brigitte, 68 ans, trouverait cela « horrible ». Cette femme, intelligente si l'on en croit son titre universitaire de « docteure », sait bien que son père était membre de la Waffen-SS (branche militaire dirigée par Heinrich Himmler et

directement responsable de nombreux crimes de guerre et de l'Holocauste). Pourtant, elle décrit son père comme « quelqu'un de naïf, de rêveur, d'artiste et d'extrêmement doué ». Sur son lit de mort, en réponse aux questions de sa fille, il lui a dit que sa présence à la Waffen-SS était « le fruit d'un égarement ». « C'était un historien de l'art passionné, il m'emmenait dans les musées, ce sont des souvenirs inoubliables », raconte Brigitte. Comme elle ne ressent « aucun sentiment de honte ou de culpabilité » à son sujet, elle est, depuis des années, en conflit avec sa sœur aînée. À son avis, cette dernière recherche avec trop d'avidité ce qu'il a fait pendant la guerre. « Les deux sœurs sont obligées soit de défendre leur père, soit de condamner le criminel », explique Tanja Hetzer. « Le mal ou le bien : elles refoulent l'un des deux. D'où la rupture au sein de la famille et à l'intérieur des individus. »

Le séminaire donne la parole à tous les sentiments. « Dans un premier temps, l'amour admiratif pour un père a aussi sa place, même si c'était un nazi », explique Achim Goeres. « Ensuite seulement, nous essayons de relier cet amour à l'existence de crimes. Pour rendre supportable, peu à peu, la dissociation des sentiments vis-à-vis des ancêtres. » Au-delà des faits historiques, le but du séminaire est de dévoiler la perpétuation psychologique de l'idéologie nazie. Tanja Hetzer cite l'exemple d'une participante qui s'est fait stériliser à 30 ans. Ne pas avoir d'enfant était sa manière de « mettre fin aux actes des Allemands ». Dans ce comportement radical, la psychologue reconnaît la trace de l'idéologie nazie qui distinguait les vies avec valeur de celles sans valeur : « Beaucoup d'Allemands pensent qu'ils n'ont pas le droit de donner la vie. » Lorsque des participants lui demandent : « Ai-je en moi le même potentiel de violence que mes ancêtres ? », Tanja Hetzer leur répond : « Penser que les valeurs humaines se transmettent par les gènes est une idée nazie. C'est l'éducation qui compte. Si nécessaire, par un travail thérapeutique, nous pouvons identifier et transformer les séquelles de nos ancêtres. » La psychologue

« Par un travail thérapeutique, nous pouvons transformer les séquelles de nos ancêtres »

encourage également les participants à surmonter leur négation de soi. Car l'endoctrinement nazi avait, lui aussi, pour but d'éliminer le ressenti individuel au profit de la communauté du peuple : « Le hors-norme, la faiblesse, la maladie, tout cela devait être exterminé. » Elle leur rappelle que l'empathie pour soi est la base d'une réelle empathie pour les autres, également pour les descendants des victimes juives. Le séminaire voudrait guérir l'identité

nationale des Allemands. « Les Allemands ont besoin de se libérer de la culpabilité de leurs ancêtres qui les paralysent. Mais cela ne les libère pas de la responsabilité de faire connaître les crimes familiaux », précise Achim Goeres. « La mémoire des victimes a besoin de cette forme de reconnaissance publique qui est encore trop faible, 65 ans après la Shoah. C'est le devoir des descendants de nazis à l'égard des descendants juifs. » ●

GENEVÈVE HESSE



LES FANTÔMES DU III^e REICH

■ Depuis le tournant du siècle, plusieurs descendants de nazis ont écrit des livres ou réalisé des films sur leur famille. Le travail thérapeutique en petits groupes, lui, est plus récent. Depuis 2008, sous le titre « l'Époque nazie et la guerre : quel impact sur ma famille aujourd'hui ? », des groupes d'une dizaine de personnes au maximum se rencontrent quatre fois par an à l'institut Hanuman de Berlin. À Cologne, l'écrivaine Sabine Bode et son mari, psychothérapeute, travaillent sur le même principe. Dans le mémorial du camp de concentration allemand de Neuengamme, se déroulent aussi des rencontres pour les deuxième et troisième générations depuis la fin de la guerre. Le véritable pionnier de ce travail est le psychologue israélien Dan Bar-On, décédé en 2008. Dès 1992, il a organisé des groupes de dialogue entre les descendants de victimes et ceux de responsables nazis. Actuellement, la maison de production italienne SD Cinematografica tourne un film intitulé *The Ghosts of the Third Reich* (les Fantômes du III^e Reich ; la bande-annonce est visible sur YouTube). Il est réalisé par Claudia Sobral. ●